

La
Semaine Religieuse
 DE
Québec

Vol. XIV

Québec, 5 octobre 1901

No 7

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 97. — Les Quarante-Heures de la semaine, 97. — Le Congrès de Springfield, 98. — Vers la baie d'Hudson, 98. — Chronique des diocèses, 102. — Nécrologie, 104. — Chez les Dominicains, 105. — Les Hospitalières de Lady-smith, (Sud-Afrique), 105. — Bibliographie, 111.

Calendrier

6	DIM.	b	XIX ap. Pent. et 2 Oct. Sol. du Très saint Rosaire. <i>Dbl.</i> 2 cl. <i>Kyr.</i> de la Ste Vge. II. Vps., mém. du suiv., de S. Bruno (II Vps.), du dim. et de pl. M. M.
7	Lundi	†b	S. Marc, pape et conf.
8	Mardi	b	Ste Brigitte, veuve.
9	Mercr.	†b	S. Denis, év., et ses SS. Compagnons martyrs.
10	Jendi	†b	S. François de Borgia, confesseur.
11	Vend.	†vr	De la férie.
12	Samd.	†	De l'Immaculée Conception.

Les Quarante-Heures de la semaine

6 octobre, Saint-Patrice de Québec. — 7, Lotbinière. — 8, Saint-Philémon. — 9, Saint-Raymond. — 10, Saint-Bruno. — 11, Saint-Gilles.

Le Congrès de Springfield

La *Semaine religieuse* accuse réception, avec reconnaissance, d'une invitation à prendre part au congrès canadien-français qui s'est tenu, mardi et mercredi, à Springfield, Mass.

Nos occupations nous empêchant de nous rendre à ces grandes assises nationales, nous n'avons pu que faire des vœux et prier pour que notre race et notre foi retirent profit et avantage des délibérations du Congrès, — dont, au jour où nous écrivons, nous ignorons encore les faits et gestes.

VERS LA BAIE D'HUDSON

Pointe-Bleue (Lac Saint-Jean), P. Q.

10 septembre 1901.

Monsieur l'abbé Huard, Rédacteur de

la *Semaine religieuse*, à Québec.

Révérend et cher monsieur,

Monseigneur l'Archevêque de Québec me demande de vous faire le récit de mon voyage à Washuanipi. Certes, je suis heureux de pouvoir m'entretenir quelques instants avec vous et vous prouver ma respectueuse amitié. Mais pour le moment il m'est impossible de faire autre chose que vous envoyer ces quelques notes: vous en ferez ce que vous voudrez, et vous excuserez le ton un peu rustique de celui qui vient d'habiter parmi les enfants des bois.

Comme je vous le disais, j'arrive de Washuanipi, c.-à.-d. « L'eau où l'on darde le poisson. » En m'entendant vous nommer cet endroit, vous êtes sans doute porté à le chercher sur la carte du Labrador; et vous continueriez peut-être à chercher longtemps, si je ne vous disais que je ne suis plus missionnaire du Labrador. Pourquoi?... Je ne l'ai jamais su au juste. Tout ce que je sais, c'est que je dois aller à Washuanipi, quelque part vers la baie d'Hudson, pas aussi loin qu'auparavant, seulement à 500 milles d'ici.

Le 16 j
tempora,
corce de s
et chargé
embarquo
Ashuapan
gnal, » et
près de se
bout de qu
pour l'avir
pousser le
Pauvres g
ainsi acqui
Quant à m
gouttelette
et ensuite i
venues. A
plomb.
Pendant
chose; le c
canotiers l
arrivons à r
ses forces p
la chute de
d'excavatio
l'entourent.
devant une l
mais en évi
portage d'un
siste à chang
ici mentionn
ple de cents
passer sur la
les branches
la meilleure
trentaine de
geux où four
de l'entraîn à
Au bout c

Le 16 juillet me voilà tout équipé pour partir. Seulement, *O tempora, O mores!* au lieu d'un grand navire, j'ai un canot d'écorce de seize pieds de long, conduit par deux métis montagnais et chargé de quelques centaines de livres de bagage. Nous nous embarquons pour monter la rivière Chamouchouan ou plutôt Ashuapamushuan, qui veut dire « La rivière où on attend l'origanal, » et qui est ainsi appelée à cause de l'abondance de ce gibier près de ses rives avant la colonisation du Lac Saint-Jean. Au bout de quelques milles, le courant devient rapide, trop rapide pour l'aviron; et mes guides se mettent à *percher*, c'est-à-dire à pousser le canot en avant à l'aide d'un long bâton ferré. Pauvres gens! ils fatiguent beaucoup, et cependant la vitesse ainsi acquise est loin d'être en proportion de la force dépensée. Quant à moi, je n'ai qu'à les regarder faire, puis à parer les gouttelettes, voire même les vagues qui sautent par-dessus bord, et ensuite à leur faire reprendre le chemin par où elles sont venues. A part cela, je n'ai rien à faire, sinon à me tenir d'*aplomb*.

Pendant une vingtaine de milles, c'est toujours la même chose; le courant menace de tout emporter, et mes courageux canotiers lui résistent toujours avec avantage. Enfin nous arrivons à un endroit où l'ennemi semble avoir amassé toutes ses forces pour nous barrer le passage ou nous anéantir: c'est la chute de la Chaudière, ainsi appelée à cause d'une couple d'excavations faites probablement par l'eau dans les rochers qui l'entourent. Inutile de lutter plus longtemps; il faut céder devant une force par trop supérieure, sans reculer cependant, mais en évitant de la rencontrer. C'est ainsi qu'on fait un *portage* d'un mille sur les rochers et une montagne: ce qui consiste à changer de rôle avec le canot pour la distance et l'endroit ici mentionnés, c'est-à-dire à se mettre sur les épaules une couple de cents livres au moyen d'une bande de cuir qu'on fait passer sur la tête, à suivre un petit sentier tortueux à travers les branches ou les broussailles, ou à franchir cette distance de la meilleure manière qu'on peut. En tout nous avons fait une trentaine de ces portages, et souvent dans des endroits marécageux où fourmillaient des mouches de toute sorte qui donnaient de l'entrain à la marche par leur activité.

Au bout d'une soixantaine de milles, la Chamouchouan

devient par trop scabreuse, et nous prenons un de ses affluents, la rivière Chekobiche ou plutôt Oshokopish, l'eau aux canards betsies, et arrivons après quelques portages au beau lac Chamouchouan. Il est peut-être aussi grand que le lac Saint-Jean et lui ressemble en plus d'un autre trait. Anciennement la Compagnie de la baie d'Hudson y avait un poste de traite; elle l'a abandonné depuis nombre d'années, mais est en voie de le rebâtir à cause de la facilité pour ses représentants d'y faire la traite avec les sauvages venant de divers points.

Nous avons déjà fait cent milles contre le courant, et nous nous réjouissons d'avoir à traverser cette immense nappe d'eau. Mais tout à coup le vent s'élève, le lac devient une mer agitée que nous devons nous contenter de contempler du lieu de notre refuge. Il paraît que ces échecs sont fréquents sur les grands lacs et nous avons été heureux d'en être quittes pour quatre heures d'arrêt, tandis que d'autres ont déjà été ainsi retardés plus de quatre jours.

Jusqu'ici nous avons trouvé les rives passablement escarpées, et bien boisées d'épinette et de bouleau; à mesure que nous montons vers la hauteur des terres, nous les voyons prendre un aspect de plus en plus différent: elles vont en s'évasant, sont bordées de foin, traversées par nombre de ruisseaux et peuplées de trembles.

Nous traversons un autre beau grand lac appelé Nekopau, c'est-à-dire «La pointe où il y a des aunes.» Nous montons la rivière du même nom jusqu'à sa source, nous faisons un portage, et nous voilà tout à coup à descendre le courant: c'est la rivière Nottaway ou plutôt Natueu, «L'Iroquois,» qui, d'abord simple filet d'eau, se grossit de mille petits ruisseaux, s'élargit en trois ou quatre lacs plus grands que le lac Saint-Jean, et poursuit sa course jusqu'à Washuanipi, et de là à la baie d'Hudson. Le premier de ces lacs est appelé Abatokoman ou plutôt Opatokamau, c'est-à-dire «L'eau est resserrée par le bois», à cause des nombreuses îles boisées qui en masquent l'étendue. C'est un vrai dédale, où j'ai beaucoup admiré la sagacité du guide qui était chargé de nous le faire traverser et qui n'y était allé qu'une fois quelques années auparavant. Comme tous les guides et encore plus qu'eux, mes deux guides ont fait preuve d'un instinct qui ressemble au flair pour se reconnaître partout et

toujours al
paient un j
naient che
perdue au i
Tout le l
qu'elle form
reparaît de
Dans ces pa
rigoureux c
printemps e
nent longte
beaucoup à
attrayante,
... soit dit s
Le 13me j
les précédent
est tout pars
nous une po
que les mille
coup nous no
pagnie de la
pays se rende
sion. Ils y éta
peu près tous
son pour aller
voyage est de
toile de cinq
nombreux et
immense baie
attendus de jo
fûmes cepend
vous l'inquiéti
ceux qui atten
rer une bouche
vu la misère c
trop prodigues
enchantement,
son, notre un
défaut lui auss

toujours aller là où ils tendaient. Avec quelle précision ils *frappaient un portage* invisible à un arpent de distance et ils revenaient chercher leurs provisions cachées sur une petite île perdue au milieu d'une infinité d'autres !

Tout le long de la rivière Nottaway et sur les bords des lacs qu'elle forme, il y a des arbres d'une jolie grandeur, et l'épinette reparait de plus en plus à mesure qu'on descend vers la mer. Dans ces parages, la terre n'est pas méchante, l'hiver pas aussi rigoureux qu'on se l'imagine ; seul de toutes les saisons, le printemps est long et désagréable, à cause des glaces qui séjournent longtemps dans les lacs environnants ; ce qui nuirait beaucoup à la récolte du grain et rendrait la colonisation peu attrayante, si l'on y faisait passer un chemin de fer dans ce but . . . soit dit sans vouloir faire tort à celui de la baie James.

Le 13^{me} jour, nous arrivons au lac Washuanipi qui, comme les précédents, est bien plus grand que le lac Saint-Jean, mais est tout parsemé d'îles et de rochers. Vers midi, nous contour-nons une pointe qui d'abord n'attire pas plus notre attention que les mille autres que nous avons passées, lorsque tout à coup nous nous trouvons en face du poste de traite de la Com-pagnie de la baie d'Hudson. C'est là que les sauvages de ce pays se rendent pour vendre leur pelleterie et *faire leur mis-sion*. Ils y étaient déjà arrivés depuis une couple de mois ; mais à peu près tous les hommes en étaient repartis pour la baie d'Hud-son pour aller chercher les provisions de la dite Compagnie. Ce voyage est de 300 milles ; il s'effectue en canot d'écorce ou de toile de cinq ou six brasses de long, par l'un ou l'autre des nombreux et rapides cours d'eau qui se déversent dans cette immense baie, enfin avec mille peines et misères. Ils étaient attendus de jour en jour lorsque nous sommes arrivés, et nous fûmes cependant trois semaines sans les voir venir. Imaginez-vous l'inquiétude des épouses délaissées, et le désespoir de tous ceux qui attendaient le retour de ces *portageurs* pour se procu-rer une bouchée de pain et de lard. Pour moi, jamais je n'avais vu la misère de si près. Mes hommes et moi nous avons été trop prodigues de nos provisions : elles disparurent comme par enchantement, et bientôt nous fûmes à nous demander si le pois-son, notre unique moyen de subsistance, n'allait pas faire défaut lui aussi ; car il devenait de plus en plus rare.

Dans ces angoisses nous eûmes recours à la Sainte Vierge, qui nous fit éviter la funeste mesure que nous étions pour prendre. En effet, vers le temps que nous avions marqué pour quitter le *poste* et courir notre chance en nous en revenant, voici qu'arrive un canot contenant six hommes et quelques provisions. L'agent de la Cie de la baie d'Hudson faisait partie de cet équipage et nous apprit que les autres canots n'arriveraient pas avant trois ou quatre jours, à cause de la *grippe* dont tous les hommes avaient été atteints en route : ce ne fut en effet qu'au bout de quatre jours que les autres canots arrivèrent, nous tirèrent d'embarras et me permirent de faire connaissance avec tout mon monde.

GEO. LEMOINE, ptre, O. M. I.

(A suivre.)

Chronique des diocèses

QUÉBEC

Nomination ecclésiastique. — Par décision de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, a été nommé :

M. l'abbé P. Leclerc, vicaire à Saint-Alphonse de Thetford.

— Le 26 septembre, en l'église du Bon-Pasteur de cette ville, les Sœurs Dina Gouin, de Bécancourt, en religion Marie du Saint-Esprit, et Elvia Lacombe, de Chicoutimi, en religion Marie de Sainte-Thérèse du Carmel, novices de chœur, ont revêtu le saint habit de la Congrégation des Servantes du Cœur Immaculé de Marie.

Monsieur l'abbé P. Dasylya, chapelain temporaire du Bon-Pasteur, a présidé cette cérémonie.

— *Saint-Martin (Beauce).* Le vingt-cinq du mois d'août dernier, les paroissiens de Saint-Martin ont demandé la permission de remplacer leur église actuelle, devenue trop petite pour contenir la foule des fidèles qui s'y presse les dimanches, par une nouvelle plus spacieuse et plus riche, en rapport avec les moyens de la population.

Monseigneur l'Archevêque a fait procéder à l'enquête requise

en pareil cas, risant la com-
pieds de long
trois pieds de
tembre 1900,
Cent trente
placitaires.
Sur les 169
çaises, et trois
— Nous avo
ouverte derniè
Voilà donc enc
s'est implantée
C'est le 28 a
dans une mais
deux de l'archi
Mass., en font
jeunes gens ont
minée, le 5 sept
des religieux pr
là, toutefois, qu
d'habit ne se fa
jeunes gens, cor
théologie à l'uni
deux années. Ce
préparer au nov
un en Belgique,
Quant au No
qu'un seul, établ
s'y occupent de s
et swahili, dont l
d'Afrique. Ils vo
Carthage.
L'intention des
dienne, a été de
Bien que leur no
religieux ne peu
leur est assigné, c
de milles carrés,

en pareil cas, et Sa Grandeur vient d'émaner un décret autorisant la construction d'une église en bois de cent cinquante pieds de longueur, cinquante-cinq pieds de largeur et trente-trois pieds de hauteur. Saint-Martin comptait, au mois de septembre 1900, 952 âmes dont 563 communicants.

Cent trente-huit familles cultivent, et trente-et-une sont emplacements.

Sur les 169 familles catholiques, 166 sont canadiennes-françaises, et trois irlandaises. Il y a six écoles élémentaires.

— Nous avons déjà parlé, à plus d'une reprise, de la maison ouverte dernièrement à Québec par les Pères Blancs d'Afrique. Voilà donc encore, grâce à Dieu, une institution religieuse qui s'est implantée dans le diocèse et dans la bonne ville de Québec.

C'est le 28 août que cette nouvelle communauté s'est ouverte, dans une maison de la rue des Remparts. Six étudiants, dont deux de l'archidiocèse, trois de Montréal, et un de Springfield, Mass., en font actuellement partie. Dès le soir de l'entrée, ces jeunes gens ont commencé une retraite spirituelle qui s'est terminée, le 5 septembre, par la prise du saint habit, lequel est celui des religieux profès, moins le port du rosaire. Il ne s'agissait là, toutefois, que d'une vêtue provisoire. La véritable prise d'habit ne se fait qu'à l'entrée du noviciat proprement dit. Ces jeunes gens, comme nous l'avons déjà dit, suivent les cours de théologie à l'université Laval, ce qu'ils feront au moins durant deux années. Cette maison n'est donc qu'un Postulat, destiné à préparer au noviciat. Il y a deux de ces Postulats en France, un en Belgique, un en Allemagne et un dans la Hollande.

Quant au Noviciat, il n'y en a, pour toute la Congrégation, qu'un seul, établi à la Maison-Carrée, près d'Alger. Les novices s'y occupent de spiritualité et de l'étude des deux langues arabe et swahili, dont la connaissance est requise pour les missions d'Afrique. Ils vont ensuite compléter leur cours de théologie à Carthage.

L'intention des Pères Blancs, en fondant cette maison canadienne, a été de recruter des vocations pour leurs missions. Bien que leur nombre soit déjà de 800, dont 350 profès, ces religieux ne peuvent suffire à la tâche. Le champ d'action qui leur est assigné, en Afrique, comprend en effet trois millions de milles carrés, soit une étendue presque égale au Canada

tout entier, qui compte une vingtaine de millions d'habitants.

Les ressources qui leur permettent de subvenir à leurs œuvres, viennent de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance; ils ont aussi bonne part de la quête universelle de l'Épiphanie. La France est au premier rang des pays qui les aident de leurs aumônes. Autant qu'il est possible, ils tâchent aussi de se créer des ressources sur place. Mais les besoins s'accroissent beaucoup plus vite que les recettes de la charité.

Trois religieux profès dirigent la maison de Québec. C'est le distingué P. Forbes, bien connu dans notre pays, et un bon Canadien-Français, qui est le supérieur de l'institution nouvelle.

CHICOUTIMI

— Nous avons dernièrement des nouvelles de M. l'abbé Art. Gaudreault, du séminaire de Chicoutimi, qui étudie depuis deux ans au collège Canadien de Rome, et qui a, cet été même, brillamment conquis le laurier du doctorat en théologie. Ce jeune prêtre, qui passera encore une année d'étude à Rome, a eu la bonne fortune d'aller se refaire de la fatigue de ses études opiniâtres, au château de Bellavista, dans les montagnes situées au nord de Florence, et cela en compagnie de l'abbé Pérosi, le fameux artiste. Les deux abbés étaient là les hôtes de la baronne-Kanzler, la veuve de l'ancien commandant des troupes pontificales.

Nécrologie

M. l'abbé Eugène Desmarais, vicaire forain et curé de Saint-Louis de Gonzague, diocèse de Valleyfield, décédé le 30 septembre, était membre de la Société d'une messe—*section provinciale*.

Archevêché de Québec, 2 octobre 1901,

C.-A. COLLET, ptre, Secrétaire.

(1)
Général
religie

Chez les Dominicains

Le dernier numéro du *Rosaire* contient une lettre du Rév. P. Bourgeois, provincial de France, qui renouvelle les pouvoirs du R. P. Gonthier comme vicaire provincial pour les couvents canadiens de l'Ordre des Dominicains. La publication de cette lettre était fort opportune, après les fausses impressions créées à ce sujet, dans le public, par les journaux.

Cet automne même, les Dominicains s'établissent à Montréal, et l'on parle d'une autre fondation, qui « se prépare encore sous l'action discrète de Dieu, » écrit le P. Bourgeois.

Les Hospitalières de Ladysmith (Sud-Afrique) (1)

« Je le sais, j'en suis certain, ce n'est pas à l'aventure que notre vie s'agite : c'est vous, Seigneur, qui en disposez et en gouvernez tous les mouvements. »

N. P. S. AUGUSTIN.

Ma très révérende Mère,

Les circonstances extraordinaires dans lesquelles nous nous trouvons l'an passé m'ont empêchée de vous envoyer notre lettre annuelle ; je suis heureuse de pouvoir aujourd'hui vous parler des événements des deux années 1899 et 1900. Mais avant d'entrer en matière, permettez-moi de vous offrir, ma bonne Mère, ainsi qu'à toutes vos chères filles, nos vœux d'heureuse et sainte année. Puisse-t-elle être pour vous toutes, Mères et Sœurs bien-aimées, telle que nous vous la souhaitons : abondante en grâces et en bénédictions divines, prospère pour le temps, fructueuse pour l'éternité.

Les quelques bonnes lettres annuelles qui ont pu nous parvenir en mars et avril ont excité en nous une joie bien vive

(1) Nous devons à l'obligeance de la révérende Mère Supérieure de l'Hôpital-Général, Québec, de pouvoir faire lire à nos abonnés cette lettre si intéressante des religieuses Hospitalières de Ladysmith. *Réd.*

et une profonde reconnaissance pour la grande sympathie que vous nous avez témoignée dans nos peines. C'est, nous n'en doutons pas, à vos ferventes prières que nous devons d'avoir traversé heureusement l'épreuve. Je dis heureux, car bien que ces événements douloureux soient encore trop récents pour nous permettre de les comprendre, notre foi s'appuie sur Celui qui saura faire concourir toutes choses à notre plus grand bien.

L'année 1899 commença sous d'assez bons auspices. En janvier, une femme nouvellement convertie fit sa première communion. Peu après, le Rév. P. Murray donna chez nous une mission pour les soldats d'un régiment irlandais en garnison à Ladysmith. Près de deux cents répondirent à l'appel de la grâce, et pendant huit jours vinrent assister aux exercices. Plusieurs d'entre eux profitèrent de ce temps de salut pour se réconcilier avec Dieu. De ce nombre, il y en avait quelques-uns qui ne s'étaient pas confessés depuis quinze à vingt ans. Quel spectacle édifiant à la Bénédiction, le jour de la clôture, de les voir tous témoigner tant de ferveur ! Chacun, un cierge à la main, renouvela ses vœux de baptême et se consacra au Sacré Cœur. La musique de leur régiment se chargea de la partie musicale de cette solennité et les soldats eux-mêmes, qui s'étaient préparés plusieurs semaines d'avance, chantèrent, avec une piété touchante, tous les cantiques. Comme preuve de leur reconnaissance, ils présentèrent au Père qui s'était dévoué pour eux un beau calice de 400 frs.

Le 25 du même mois, nous donnions l'habit à deux postulantes de chœur. Un peu plus tard, nous eûmes la consolation de baptiser, avant sa mort, une petite fille dont les parents étaient protestants. En mars et avril, notre nombre s'accrut par l'arrivée de deux postulantes dont l'une, les prémices de la colonie, venait de Durban.

Le Jubilé de Sa Grandeur Monseigneur Jolivet nous procura, en mai, l'honneur de posséder un peu de temps avec nous Nos Seigneurs Gaughran et McSherry, évêques de Kimberley et Port-Elisabeth, le Préfet apostolique du Transvaal et le Rév. Père Visiteur des Oblats de Marie-Immaculée. De notre côté, nous fîmes de notre mieux pour fêter le jubilé de notre cher évêque et supérieur : nous érigeâmes un arc de triomphe au portail d'entrée et nous pavoisâmes les bâtiments. Le soir, il y

eut illuminations
rent demandées

Pendant la
aumônier, n
Ce temps de
préparation à
mettre.

La rentrée
d'élèves et pa
peu près vid
blaient sur le
prélude de b
notre Père ce
sans bornes.

encore en enf
bien vite, ne
nous que gout
le consolation
de la Table sai

Un autre s
temps, fut noti
Saint-Père. No
des militaires.

J'arrive main
commençaient
ment. De nouv
provisions se f
la viande fraîch
faute de charbo
que possédait n
de Dublin Fusil
sion de leur don
ces braves gens
durent se tenir
tation. Malheur
pour Dundee, où
Murray l'y suiv
ici. Il passa plus
parer ces braves
ment qui se fit te

eut illumination si brillante que des habitants de la ville vinrent demander ce qui se faisait chez nous.

Pendant nos vacances de juillet, le Rév. Père Saly, notre aumônier, nous donna les exercices de notre grande retraite. Ce temps de grâce fut, à notre insu, de la part de Dieu, une préparation aux épreuves auxquelles il allait bientôt nous soumettre.

La rentrée des classes, au mois d'août, nous amena très peu d'élèves et pas une pensionnaire. Le Sanatorium aussi resta à peu près vide, de sorte que les moyens de subsistance semblaient sur le point de nous manquer. En face de cette épreuve, prélude de bien d'autres, nous nous jetâmes dans les bras de notre Père céleste avec un abandon absolu et une confiance sans bornes. On eût dit à ce moment que Dieu nous traitait encore en enfants. Il penchait sur nous son calice et le retirait bien vite, ne permettant à l'amertume de ne se répandre sur nous que goutte à goutte. En effet, le 8 septembre, nous eûmes la consolation de voir plusieurs de nos enfants noirs s'approcher de la Table sainte pour la première fois.

Un autre sujet de joie qui nous fut donné vers ce même temps, fut notre consécration au Sacré Cœur, selon le désir du Saint-Père. Nous étions plus de deux cents fidèles, la plupart des militaires.

J'arrive maintenant au mois d'octobre. Les bruits de guerre commençaient à se faire entendre de plus en plus distinctement. De nouvelles troupes arrivaient toutes les semaines. Les provisions se faisaient rares : plus moyen d'avoir du pain, de la viande fraîche et autres denrées. Je dus à mon grand regret, faute de charbon, faire abattre quelques-uns des rares arbustes que possédait notre enclos. A ce moment arriva un régiment de Dublin Fusiliers. Le Rév. Père Murray voulut saisir l'occasion de leur donner une retraite. A la messe, le premier jour, ces braves gens étaient au moins huit cents, et faute de sièges durent se tenir debout. Le Père leur fit une touchante exhortation. Malheureusement, ce même jour, le régiment dut partir pour Dundee, où on craignait une attaque des Boers. Le Père Murray l'y suivit et continua l'œuvre qu'il n'avait pu achever ici. Il passa plusieurs nuits à entendre les confessions, et à préparer ces braves à une mort chrétienne. C'est ce même régiment qui se fit tailler en pièces à Dundee et à Colenso.

Le 18 octobre, les autorités militaires nous firent demander combien de lits nous pouvions mettre à leur disposition. Le dortoir des pensionnaires, nos cellules, notre grande salle de classe furent aussitôt préparés. Ce dernier appartement, toutefois, n'était point à notre charge. Jour et nuit, à toute heure, il arrivait des ambulances et des trains remplis de malheureux ramassés sur les champs de bataille. Les monuments publics de la ville et beaucoup de maisons particulières ne suffisaient plus à contenir les blessés qu'il fallut envoyer jusqu'à Maritzburg ou installer sous des tentes. Le 18 encore, le général White fit évacuer le camp, et les soldats (plus de 14,000 hommes) s'établirent dans la ville. Les Gordon Highlanders étaient campés le plus près de nous, et venaient au couvent pour s'approvisionner d'eau. Notre cour était leur lavoir général. Le matin du 21, ils étaient à leurs ablutions quand le clairon les rappela sous leurs tentes. Quelques minutes plus tard, ils couraient vers la gare pour se rendre sur le champ de bataille d'Elandslaagte, situé à quelques milles d'ici. De la véranda du Sanatorium, nous pouvions voir les péripéties du combat. Sur les collines qui sont tout près de nous, les gens de la ville excitaient par leurs cris les soldats à se battre, et on entendait au loin la musique militaire dans les intervalles des coups de canons. Quoi de plus triste, le soir, de voir ce qu'il restait des Gordons revenir mornes et abattus, sans musique cette fois ! Ils avaient laissé deux cents morts sur le champ de bataille. Le lendemain, l'un d'eux vint nous demander s'il pouvait voir le Père, sans délai. Il était encore tout tremblant et nous donna des détails sur ce qui, selon lui, n'avait pas été un combat, mais une boucherie. Les Boers occupaient une colline, et faisaient pleuvoir une grêle de balles et d'obus sur les Anglais, qui ne pouvaient monter que lentement, car il leur fallait couper les fils de fer qui barraient leur passage. Il nous raconta qu'il y avait quinze ans qu'il ne s'était confessé et que cette pensée ne le quittait pas ; à tout moment il faisait le signe de la croix et priait Dieu de lui laisser le temps de se repentir.

Le 24, eut lieu la bataille de Lombards'Kop, plus près de nous cette fois, de sorte que nous entendions très distinctement le canon. L'approche de l'ennemi nous alarma, et nous nous rendîmes au chœur pour y réciter le *Miserere* les bras en croix.

Depuis le p
des cierges
chacune s'a
poser des in
C'est le 3
mières bom
redoubla ; le
partir. Nou
Le premie
Sanatorium,
lance, sur la
Le 4, notr
les vœux de
savoir l'état
exposer une
coupée ; il l
jour qui deva
que nous eûr
en plus critiq
maison étant
tenir prêtes à
positif, parce
Boers, auquel
qui emmènera
la Communau
pied du saint
précaire ou no
tor et le *Miser*
alla ensuite fai
d'un moment à
Ah ! qu'elles fu
Le Rév. Père
Boers refusaie
rester, à condi
mettre en sûr
octroyé la perr
neutre pour les
Le 6, à 2 h
entendre la sai

Depuis le premier engagement, nous faisons brûler sur l'autel des cierges bénis pour les agonisants. En sortant du chœur, chacune s'armant d'un marteau et d'une poignée de clous, alla poser des images du Sacré Cœur aux portes et fenêtres.

C'est le 30 que, les Boers ayant investi Ladysmith, les premières bombes tombèrent en ville. Le 31, le bombardement redoubla ; le général conseilla à tous les non combattants de partir. Nous pensions à tout moment voir paraître les Boers.

Le premier novembre, le colonel Cuninghame, notre hôte au Sanatorium, fit dresser pour nous un grand drapeau d'ambulance, sur la partie la plus élevée de notre terrain.

Le 4, notre fête patronale, Monseigneur devait venir recevoir les vœux de notre première professe. Mais nous lui avions fait savoir l'état de danger où nous nous trouvions, ne voulant pas exposer une si précieuse vie. Dans l'intervalle, la ligne fut coupée ; il lui était donc, en tout cas, impossible de venir. Ce jour qui devait être pour nous si joyeux, fut un des plus tristes que nous eûmes à passer. En effet, la situation devenait de plus en plus critique. Le général White nous fit savoir que, notre maison étant une des plus exposées, il nous conseillait de nous tenir prêtes à partir. Il ne pouvait encore nous donner d'ordre positif, parce qu'il attendait une réponse du commandant des Boers, auquel il avait demandé un laissez-passer pour un train qui emmènerait les non combattants et les blessés. Je fis réunir la Communauté au chœur, notre refuge ordinaire, et là, au pied du saint tabernacle, j'exposai à mes sœurs la situation précaire où nous nous trouvions. Nous récitâmes le *Veni Creator* et le *Miserere* pour implorer la miséricorde divine. Chacune alla ensuite faire un paquet des choses les plus nécessaires : car, d'un moment à l'autre, nous pouvions recevoir l'ordre de partir. Ah ! qu'elles furent anxieuses les quelques heures qui suivirent ! Le Rév. Père Saly sut l'après-midi, du général White, que les Boers refusaient les propositions anglaises, et que nous pouvions rester, à condition de préparer une de nos caves et de nous y mettre en sûreté. Le général Joubert lui avait cependant octroyé la permission d'établir, près de Ladysmith, un camp neutre pour les non combattants et les blessés.

Le 6, à 2 heures du matin, nous étions déjà levées pour entendre la sainte messe ; croyant que le bombardement allait

commencer dès le point du jour, nous voulions nous réfugier aussi vite que possible dans notre cave. Toute la journée fut d'un calme extraordinaire. Le 7, nous étions sur pied bien avant l'aurore pour assister au Saint Sacrifice. Après l'élévation, les bombes commencèrent à pleuvoir. Cela ne nous interrompit point. Après l'action de grâces, nous fûmes déjeuner; mais à peine avions-nous avalé la première bouchée, que les coups de canons redoublèrent, et que les morceaux d'obus tombaient sur le toit même du réfectoire. Affolées, nous courûmes à la cave, où nous passâmes la journée avec quelques-uns de nos officiers blessés. Figurez-vous, dans un espace de quatre mètres carrés, vingt personnes serrées les unes contre les autres, sans nourriture, portes et fenêtres bouchées, dans une chaleur suffocante. Ajoutez à cela la peur et l'anxiété bien naturelles en pareil cas. Les bombes pleuvaient continuellement sur le terrain. A neuf heures un quart, un obus — projectile de 90 livres — éclata au réfectoire, abattant plusieurs murailles et faisant une énorme brèche au plancher du corridor. A midi, le général Hunter vint voir l'effet de l'explosion. Comme il traversait la cour avec moi, une bombe sifflant au-dessus de nos têtes vint tomber sur le toit, traversa la salle de communauté, le noviciat, un corridor, une cellule, et vint se loger dans une cave voisine de celle où nous nous trouvions. Après cela, il n'y avait plus moyen de rester. La responsabilité de ces seize vies était un fardeau trop lourd pour moi. N'importe à quel prix, je voulais les mettre en sûreté. Le Rév. P. Saly se rendit en ville pour demander si nous pouvions partir le jour même pour le camp neutre d'Intombi. Malheureusement, comme les conventions ne permettaient qu'un train par jour, il nous fallut attendre, dans des angoisses mortelles, celui du lendemain. A la nuit le bombardement cessa. Vous vous demandez peut-être, ma bonne Mère, pourquoi nous étions si constamment harcelées par l'ennemi? Cela s'explique par la position même du couvent: bâti sur une colline escarpée, presque au centre de la ville, entouré de camps, et le point de mire des canons des Boers qui voyaient les officiers anglais se promener et prendre des observations sur notre terrain.

H.

(A suivre.)

— A. V.
hodiernum
 1901. pp. 6
 Voici un
 la bibliothé
 sil est vou
 L'auteur
religieuse c
 ans, l'appré
 sur les règl
 que en cett
 ques, le pro
 lui dans le
 studieux. «
 est vraiment
 dition qu'il c
 émis, que po
 en se groupa
 tice et en se
 se recomman
 gien. Si, dan
 la fois de si
 principes de l
 ressenti à la
 en accroit en
 vieux théolog
 des manuels
 juste milieu.
 dité et la prof
 grâce à une m
 controverses
 un ouvrage tc
 moraliste et sa
 d'abord par les
 la justice légal
 pôt, des privil

BIBLIOGRAPHIE

— A. VERMEERSCH, S. J. *Quæstiones de Justitia ad usum hodiernum scholasticæ disputatæ*. Paris, Lethielleux, In-12, 1901. pp. 601.

Voici un livre dont la place semble marquée d'avance dans la bibliothèque de tout ami des études théologiques, au moins s'il est voué à l'enseignement.

L'auteur n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Semaine religieuse* de Québec. Ils ont pu y voir, il y a trois ou quatre ans, l'appréciation élogieuse d'un de ses opuscules, commentaire sur les règles actuelles de l'Index qu'on pourrait appeler classiques en cette matière. Docteur en droit et en sciences politiques, le professeur de Louvain ne se montre pas moins chez lui dans le sujet qui l'amène de nouveau devant le public studieux. « Votre ouvrage, lui écrit le savant évêque de Bruges, est vraiment hors ligne, tant pour les trésors de science et l'érudition qu'il contient, pour la solidité et la sagesse des jugements émis, que pour l'heureux choix des questions. » Ces questions, en se groupant naturellement sous le nom de la vertu de justice et en se présentant sous la forme d'un seul petit volume, se recommandent, par le fait même, au vif intérêt du théologien. Si, dans le domaine de la morale, rien ne se rencontre à la fois de si pratique, de si compliqué et de si délicat que les principes de la justice, il faut bien avouer aussi que l'embarras, ressenti à la vue des traités les plus connus sur cette matière, en accroît encore la difficulté. Entre les énormes in-folio des vieux théologiens et la sécheresse désespérante de la plupart des manuels modernes, notre auteur semble avoir trouvé un juste milieu. En effet, pour ce qui intéresse la lucidité, la solidité et la profondeur des doctrines, il ne retranche rien ; mais, grâce à une méthode pleine de précision et à l'élimination des controverses moins importantes ou moins actuelles, il a donné un ouvrage tout ensemble suffisant aux besoins ordinaires du moraliste et satisfaisant l'esprit le plus exercé. Qu'on en juge d'abord par les titres des chapitres : De la vertu de justice, de la justice légale et distributive, du droit de suffrage et de l'impôt, des privilèges du possesseur, des contrats en général, du

juste prix, du prêt à intérêt et de l'usure, du louage de services, de l'équité et de la reconnaissance.

Pour l'exécution, on ne peut désirer rien de mieux sous le rapport d'une érudition saine et abondante, de la clarté des idées, de l'impartialité des jugements, de la concision et de la valeur des preuves. En effet, très au courant des ouvrages modernes qu'il cite à propos, l'auteur s'appuie partout sur les représentants les plus autorisés de la théologie scolastique. En outre, c'est avec une habileté souveraine qu'il étudie, commente et met en œuvre les documents pontificaux de Léon XIII, en particulier les merveilleuses encycliques *sur la condition des ouvriers*.

Au reste, la clef de ces trésors est mise tout à fait à la portée du lecteur par d'excellentes tables analytiques. Les nombreuses divisions du texte et la marche strictement scolastique viennent encore rendre plus facile une lecture que les occupations de la vie active pourraient souvent abrégier ou interrompre.

Un professeur de théologie.

— *The Canadian Antiquarian and Numismatic Journal*. Les Nos de janvier-octobre 1901, brochés ensemble, forment un volume de très bel aspect typographique. Il est presque entièrement consacré à la publication du *Journal de M. Thomas Verchères de Boucherville*, qui comprend : 1° ses voyages aux pays d'en haut ; 2° la guerre de 1812-13 avec les Américains. Ce récit nous paraît très intéressant.

Nos remerciements, pour l'envoi de ce beau volume, à l'honorable juge Baby, président de la « Numismatic and Antiquarian Society of Montreal. »
